

46. Et cherchant à le saisir ils craignirent la foule, car elle le regardait comme un prophète.

46. Et quærentes eum tenere, timuerunt turbas : quoniam sicut prophetam eum habebant.

CHAPITRE XXII

Parabole du festin nuptial, (vv. 1-14). — Les Pharisiens et le denier de César, (vv. 15-22). — Les Sadducéens et le dogme de la résurrection, (vv. 23-33). — Jésus fait connaître à ses adversaires les deux plus grands commandements de la Loi, (vv. 34-44). — Il les réduit au silence à propos de la filiation du Messie, (vv. 42-46).

1. Et Jésus en répondant leur parla encore en paraboles, disant :

2. Le royaume des cieux est sem-

1. Et respondens Jesus, dixit iterum in parabolis eis, dicens :

2. Simile factum est regnum

Quod de ipsis diceret. Cette connaissance les jette dans un trouble semblable à celui qu'éprouva le roi David quand Nathan lui eût fait prononcer d'une façon analogue sa propre condamnation. Mais elle redouble en même temps leur rage et leur haine contre Jésus.

46. — *Eum tenere.* Ils pensent un instant à se saisir de sa personne pour exécuter l'arrêt de mort qu'ils avaient porté depuis longtemps contre lui ; mais la crainte les retient. En recourant aux voies de fait, ils ont peur de s'attirer la colère de la foule qui est visiblement disposée en faveur de leur ennemi ; elle le prend en effet pour un prophète, Cf. v. 44, et il est probable qu'elle le défendrait par la force si on essayait de l'arrêter sous ses yeux.

d. Parabole du festin nuptial, xxii, 1-14.

CHAP. XXII. — 1. — *Respondens Jesus* ; Cf. xi, 25 et le commentaire. C'est une réponse aux sentiments des Pharisiens et des hiérarques juifs, exprimés dans les derniers versets du chapitre précédent. — *Iterum in parabolis.* Pluriel de catégorie, puisque l'évangéliste ne nous communique ensuite qu'une seule parabole. C'est du moins la troisième que Jésus adressa ce jour-là à ses ennemis : ce qu'il avait fait autrefois pour le peuple de Galilée, Cf. chap. xiii, il le renouvelle aujourd'hui à l'intention des chefs suprêmes du Judaïsme, avec cette différence qu'alors il se proposait surtout d'instruire, tandis qu'aujourd'hui son but principal est de présager des ruines prochaines.

2. — Nous trouverons dans le troisième Evangile, Cf. Luc. xiv, 46 et suiv., une parabole qui a beaucoup d'analogie avec

celle que nous présente actuellement le récit de S. Matthieu. Plusieurs auteurs de renom (Théophylacte, Maldonat, etc.), s'appuyant sur cette ressemblance extérieure, ont cru pouvoir identifier les deux compositions. Mais ils n'ont pas assez remarqué que l'époque, l'occasion, plusieurs détails importants, diffèrent d'une manière considérable ; Cf. S. Aug. De consens. Evang. ii. 7 ; S. Greg. le Grand, Hom. xxxviii in Evang. Nous les traiterons, à la suite du grand nombre des exégètes, comme deux pièces très-distinctes. Tout au plus pourrait-on dire avec Unger : « Videtur itaque Matthæus parabolam tradidisse, qualem Jesus posteriore eaque austiore occasione ipse repetierit, variatam, auctiorem, severiorem, jam toto de populo judaico moeste vaticinantem », de Parab. Jesu, p. 422. — La parabole commence par la formule accoutumée : « Le royaume des cieux est semblable ». Elle a en grande partie le même objectif que celle des vigneron perfides : elle s'en écarte toutefois en ce sens que là, Dieu nous apparaissait sous les traits d'un propriétaire qui réclame son bien, tandis qu'ici il se manifeste comme un roi généreux qui fait des présents. Là sa colère provenait de ce qu'on avait refusé de satisfaire ses droits légitimes, ici elle a pour cause le refus criminel des faveurs qu'il daigne offrir. Ces deux paraboles se complètent ainsi l'une l'autre. Ajoutons que la dernière n'annonce pas seulement la destruction imminente de la théocratie mosaïque, mais qu'elle prédit encore le châtimement de tous les mauvais chrétiens. Cette double pensée la divise même en deux parties bien tranchées, dont la première comprend les versets 1-7, la seconde

cœlorum homini regi, qui fecit nuptias filio suo.

Luc., 14, 16; Apoc., 19, 9.

3. Et misit servos suos vocare invitatos ad nuptias; et nolebant venire.

4. Iterum misit alios servos, dicens: Dicite invitatis: Ecce prandium meum paravi, tauri mei et altilia occisa sunt, et omnia parata: venite ad nuptias.

blable à un roi qui fit les noces de son fils.

3. Et il envoya ses serviteurs appeler les invités aux noces, et ils ne voulurent pas venir.

4: Il envoya encore d'autres serviteurs, disant: Dites aux invités: Voilà que j'ai préparé mon festin; mes bœufs et les animaux engraisés sont tués, tout est prêt; venez aux noces.

les versets 8-14. — *Nuptias filio suo.* L'expression ποιεῖν γάμον, Cf. Gen. xxix, 22; Tob. viii, 29; I Mach. ix, 37; x, 58; Esth. ix, 22, désigne tantôt le rite même du mariage, tantôt les réjouissances solennelles, spécialement le grand festin, qui ont partout et toujours accompagné la célébration des noces. Il s'agit ici de toutes ces choses à la fois. Mais quel est le roi qui daigne inviter ses sujets au mariage de son Fils? et quelle alliance est sur le point d'être conclue par celui-ci? Ce roi figure Dieu le Père, le « rex regum, dominus dominantium », comme l'appellent nos Saints Livres; son Fils c'est le Christ contractant une union intime avec l'Eglise, union représentée plus d'une fois dans le Nouveau Testament sous les traits d'un mariage mystique; Cf. Joan. iii, 29; Matth. ix, 15; Luc. xxii, 48. 30; II Cor. xi, 2; Eph. v, 32; Apoc. xix, 7. « Nuptiæ ipsæ figurant arcissimam Christi cum Ecclesiæ unionem, fide utrinque data, et fœderali contractu obsignatam, ad faciendam spiritualem sobolem, quæ orbem repleat. Epulum nuptiale adumbrat tum beneficia gratiæ quæ Ecclesiæ Christi ad satietatem et hilaritatem exhibentur, tum lætitiā et festivitatem quæ cum fruitione bonorum gratiæ conjungitur », Vitringa, in Apoc. xix, 7. C'est en l'honneur de ce mariage sublime que le Psalmiste composa le glorieux épithalame « Eructavit cor meum verbum bonum, etc. », Ps. XLIV.

3. — *Misit servos suos.* Chez les Orientaux, ces grands amis du formalisme et des cérémonies, il y a presque toujours plusieurs invitations répétées pour une seule et même fête. Après les avoir avertis d'une manière générale, on les fait prévenir encore à l'approche de la solennité; Cf. Esth. v, 8; vi, 14, et les récits des voyageurs modernes ap. Rosenmüller, das alte u. neue Morgenland, t. V. in h. l. C'est ce que nous remarquons dans la circonstance présente. Les serviteurs chargés d'appeler les invités portaient chez les Romains les noms techniques

de « vocatores, invitatores », chez les Grecs ceux de κλήτορες, δειπνοκλήτορες. Ils représentent, d'après le contexte de la parabole, les prophètes, spécialement le dernier d'entre eux, S. Jean-Baptiste, et les disciples mêmes de Jésus, Cf. Matth. x; Luc. x, qui avaient fait retentir aux oreilles des Juifs, les premiers invités, ce cri d'une autre parabole: « Ecce sponsus venit, exite obviam ei! ». — *Nolebant venire.* Pour quel motif? On ne le dit pas. Les conditions du mariage leur déplaisaient sans doute. Quant aux Juifs, on sait pourquoi ils refusent de participer aux noces de Notre-Seigneur Jésus-Christ: c'est le fiancé lui-même qu'ils dédaignent, ne voulant pas croire à sa mission divine.

4. — *Iterum misit.* Nous admirons ici encore, Cf. xxi, 36, 37, la bonté de Dieu qui, malgré l'endurcissement criminel opposé par les hommes à l'effusion de ses grâces, essaie de les toucher par de nouveaux bienfaits. Cette seconde série de serviteurs qui portent un appel plus pressant figure les missionnaires évangéliques, se répandant à travers les rues de Jérusalem et par toute la Palestine après la Passion du Sauveur, alors que Dieu pouvait dire en toute vérité par leur bouche: Mon festin est prêt, la victime a été immolée; accourez donc aux noces de mon Fils! Cf. Joan. vi, 51, 59. — *Prandium,* comme le grec ἀριστον (comparez les Dictionnaires), désigne un second déjeuner qui avait lieu vers le milieu de la journée, Cf. Jos. Ant. v, 4, 2, et qui, en Orient, ouvrait la solennité des noces. Le festin principal, δειπνον, « cœna », n'avait lieu que le soir; il est indiqué par les mots suivants de notre verset. — *Altilia;* en grec τὰ αὐτριά, ce qui a été engraisé. Cette expression désigne peut-être la volaille, Cf. Hor. Ep. i, 7, 39, plus probablement les moutons engraisés pour la circonstance (Fritzsch: « Saginatur pecudes »; le תאֵר des Hébreux par opposition à בקר, « tauri »). Le roi n'a rien ménagé, car il veut que le repas soit digne de lui et de son Fils.

5. Mais ils ne s'en soucièrent pas et ils allèrent, l'un à sa ferme, l'autre à son négoce.

6. Les autres se saisirent de ses serviteurs et, après les avoir accablés d'outrages, les tuèrent.

7. Or, le roi l'ayant appris fut irrité, il envoya ses armées, fit périr ces homicides et brûla leur ville.

8. Alors il dit à ses serviteurs :

5. Illi autem neglexerunt : et abierunt, alius in villam suam, alius vero ad negotiationem suam.

6. Reliqui vero tenuerunt servos ejus, et contumeliis affectos occiderunt.

7. Rex autem cum audisset, iratus est ; et, missis exercitibus suis, perdidit homicidas illos, et civitatem illorum succendit.

8. Tunc ait servis suis : Nuptiæ

5. — *Illi autem neglexerunt.* Les premiers invités négligent donc généralement de venir participer au banquet royal, qui a été préparé tout exprès pour eux : triste image des Juifs qui refusèrent pour la plupart d'accepter l'invitation mille fois plus honorable que le Seigneur avait daigné leur adresser à maintes reprises. Sourds aux premiers messages des disciples, ils le furent davantage encore aux suivants. — *Et abierunt.* La parabole partage en deux classes les invités récalcitrants. Les uns, dont il est question dans ce verset, se montrent simplement indifférents ; les autres imitent envers les serviteurs la conduite barbare des vigneron. Cf. *xxi*, 35-36. — *Alius in villam* ; en grec, εἰς τὸν οἶκον ἑρπὸν, dans son propre champ. Il veut jouir des choses qu'il possède déjà : c'est le type du propriétaire. — *Alius ad negotiationem*... Il veut acquérir des richesses dont il pourra jouir à son tour ; c'est le type du marchand dont la fortune est encore à faire.

6. — *Tenuerunt servos.* Les invités de cette seconde catégorie prennent à l'égard des serviteurs, et, partant, du roi leur maître, une attitude tout-à-fait hostile : ils retiennent prisonniers ces hommes dont tout le crime consiste à avoir été pour eux les messagers d'une grande faveur. Mais ils ne se bornent pas à cette première injustice ; Jésus en mentionne deux autres de la plus haute gravité. Ce sont des outrages particuliers, *contumeliis affectos* (le verbe grec est au temps défini ὀβρισάν), tels que coups, insultes, etc., et enfin la mort, *occiderunt*. — L'application de ces divers traits prophétiques est contenue tout entière au livre des Actes où nous voyons les Apôtres 1^o arrêtés de vive force comme des malfaiteurs, Act. *iv*, 3 ; *v*, 48 ; *viii*, 3 ; 2^o affreusement maltraités, Act. *v*, 40 ; *xiv*, 5-19 ; *xvi*, 23 ; *xvii*, 5 ; *xxi*, 30 ; *xxiii*, 2 ; 3^o massacrés cruellement, Act. *vii*, 58 ; *xii*, 3.

7. — *Rex... iratus est.* Jamais colère n'avait été plus légitime, car c'est le roi lui-même qui avait été offensé dans la personne de ses ambassadeurs. et ces sortes d'affronts réclament une prompte et terrible vengeance ;

Cf. *II Reg. x* ; dans notre histoire contemporaine, le dey d'Alger et le coup d'éventail donné au ministre du roi de France. Mais quelles proportions prend aussitôt l'injure quand on se rappelle que le roi de la parabole n'est autre que Dieu lui-même ! Aussi, comment les coupables pourront-ils résister à sa fureur ? Il lance contre eux ses armées, c'est-à-dire, d'après S. Grégoire, Hom. *xxxviii* in Evang., les anges, ministres ordinaires de ses volontés ; plus probablement, les légions de Rome (S. Irénée, Contr. Hær. *iv*, 36) chargées, comme autrefois les phalanges assyriennes, Is. *x*, 5 ; *xiii*, 5 ; Jerem. *xxv*, 5, etc., d'exécuter ses décrets de vengeance. — *Perdidit*, il les fait périr à leur tour. — *Civitatem... succendit.* Allusion frappante à la ruine de Jérusalem. On a remarqué depuis longtemps que Jésus-Christ dit ici « civitatem eorum », bien que la ville appartint au roi et fût sa résidence. Mais il l'a répudiée, il a cessé de la regarder comme sienne : c'est en qualité de ville étrangère, ennemie même, qu'il la traite sans pitié. — Après avoir prophétisé plus haut, *xx*, 5 et 6, la brutale conduite des Juifs envers ses Apôtres, le divin Maître prédit ici avec la plus grande précision les châtiments qu'ils s'attireront par là même. Plusieurs de ses interlocuteurs furent peut-être écrasés ou brûlés vifs sous les débris fumants du temple, auprès duquel cette prophétie épouvantable était prononcée.

8. — Seconde partie de la parabole, *xx* 8-14. — *Tunc ait...* « Animadvertite », écrit S. Jean Chrysostôme sur ce passage, Hom. *lxxix* in Math., quomodo et illic (dans la parabole des vigneron) non prius gentes vocet sed Judæos, et hic similiter ; sed quemadmodum ibi, quum illum suscipere noluerunt, imo et venientem occiderunt, tunc vineam dedit, ita et hic, quum noluerunt ad nuptias venire, alios vocavit ». Les Apôtres suivirent constamment la même règle. C'est à vous, disait S. Paul à la colonie israélite d'Antioche de Pisidie, Act. *xiii*, 46, que nous devons prêcher en premier lieu la parole de Dieu ; mais puisque vous vous en jugez indignes, voici que nous

quidem paratæ sunt; sed qui invitati erant non fuerunt digni;

9. *Ite ergo ad exitus viarum; et quoscumque inveneritis, vocate ad nuptias.*

10. *Et egressi servi ejus in vias congregaverunt omnes quos invenerunt, malos et bonos; et impletæ sunt nuptiæ discumbentium.*

11. *Intravit autem rex ut videret*

Les noces sont prêtes, il est vrai, mais ceux qui avaient été invités n'en ont pas été dignes.

9. Allez donc à l'issue des chemins et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez.

10. Et ses serviteurs s'en allant par les chemins rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, mauvais et bons, et la salle des noces fut remplie de convives.

11. Or le roi entra pour voir les

allons nous adresser aux Gentils. — *Nuptiæ paratæ sunt.* La fête des noces se célébrera quand même; l'abstention des Juifs et leur incrédulité n'empêcheront pas le divin fiancé d'épouser son Eglise. Bien plus, le mariage aura toute la solennité qu'on s'était proposé de lui donner : les hôtes seuls seront transformés. — *Non fuerunt digni.* Les Juifs ont montré surabondamment, par leur manière d'agir envers Notre-Seigneur Jésus-Christ et envers ses Apôtres, qu'ils ne méritaient point de participer au salut messianique. S'ils sont exclus, c'est par leur propre faute. Comme les premiers invités avaient des titres qui leur donnaient le droit d'assister au festin nuptial, le roi prend acte de leur indignité : ils ne pourront nullement se plaindre et rejeter la faute sur lui.

9. — *Ite ergo...* Dieu donne des ordres pour une nouvelle invitation. Mais, tandis que la précédente avait été limitée aux descendants d'Israël, celle-ci est universelle et ne souffre pas d'exception. — *Quoscumque inveneritis, vocate,* dit-il à ses serviteurs, les Apôtres. Sans figure, « allez, enseignez toutes les nations », xxviii, 19. Tout le genre humain, sans distinction de rang, de patrie, d'âge, de sexe, de condition, est invité aux noces de l'Agneau; mieux encore, tout le genre humain est appelé à devenir la fiancée du Christ, car, suivant la belle pensée de S. Augustin, In Epist. I Joan. Tract. 2, « non quomodo in nuptiis carnalibus alii frequentant nuptias et alia nubit : in Ecclesia qui frequentant, si bene frequentant, sponsa fiunt ». Le filet évangélique sera donc jeté dans le vaste océan du monde, ramassant des poissons de toute sorte, les bons pour les améliorer encore, les mauvais pour leur communiquer une bonne nature, sans quoi ils seront plus tard rejetés, comme le montre la suite de notre parabole. — Les interprètes ne sont pas d'accord sur le sens de l'expression διεσόδους τῶν ὁδῶν, qui peut désigner soit les croisées des rues (S. Jean Chrys., τριόδους; Schleusner : « loca ubi plures plateæ occur-

runt »), soit les places publiques sur lesquelles elles débouchent (Kuinoel : « compita viarum »), soit enfin les banlieues de la ville où elles se terminent (Vulg. *exitus viarum*, Grotius : « viæ extra urbem ducentes »). Dans les deux premiers cas, le roi enverrait ses serviteurs dans les parties les plus fréquentées de la cité; dans le troisième, on verrait mieux son intention d'appeler les Gentils, situés en dehors du territoire théocratique; Cf. Ezech. xlviii, 30, où les mots תרצות העיר signifient les portes de la ville (Gesenius, Thesaurus ling. hebr. s. v. תרצות).

10. — *Et egressi servi.* Les serviteurs exécutent à la lettre les prescriptions de leur Maître, sans s'inquiéter des qualités morales de ceux qu'ils convient en son nom. C'est ainsi que le diacre Philippe se rendit en Samarie pour y annoncer l'Evangile, Act. viii, 5, que S. Pierre consentit à baptiser le païen Corneille, Act. viii, 42, que S. Paul évangélisa tout l'univers romain, annonçant la pénitence et le salut à tous ceux qui voudraient en profiter. Et de toutes parts, en effet, on se convertit au Christianisme; on accourt à la salle du festin nuptial (*nuptiæ* a cette signification par métonymie) qui se trouve bientôt remplie de convives. Le refus des Juifs n'a donc pas empêché les noces; d'autres invités ont pris leur place et voilà tout. — Le génitif *discumbentium* est à noter; régulièrement il faudrait l'ablatif. Le traducteur a copié la tournure grecque ἀπλήροθη ἀνακειμένων.

11. — *Intravit rex.* Quand chacun a pris sa place à l'orientale sur les canapés rangés autour des tables (*discumbentes*), le roi entre dans la salle pour faire honneur à ses hôtes. — *Ut videret.* Il ne vient pas dîner avec eux; mais, à la façon des grands personnages qui font une invitation considérable parmi leurs vassaux, il veut seulement les saluer, voir si on prend soin d'eux, si tout se passe convenablement. Tout à coup, il s'aperçoit qu'un des convives a violé une des règles les plus essentielles de la bienséance : il est venu »

convives, et il vit là un homme qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale.

12. Et il lui dit : Mon ami, comment es-tu entré ici n'ayant pas la robe nuptiale ? Et celui-ci resta muet.

palais, il assiste au festin couvert de ses vêtements ordinaires, sans s'être paré de la robe nuptiale. — *Veste nuptiali*. Pour bien comprendre la faute et la punition de ce convive, nous avons à préciser soit au propre, soit au figuré, la nature de cet habit qui était indispensable dans la circonstance présente. Une robe nuptiale, c'est assurément un vêtement de fête, une parure distinguée, digne en un mot d'une cérémonie aussi solennelle que l'a toujours été la célébration d'un mariage. On regarderait comme un homme mal élevé, et même comme un insulteur effronté, qui-conque viendrait assister à un repas de noces avec des vêtements malpropres et communs. Mais il existe en Orient une coutume spéciale qui rehaussait encore dans le cas présent l'énormité de l'injure. Quand une personne de distinction fait des invitations pour un repas solennel, elle ne manque pas d'envoyer à tous les futurs convives une robe ou caftan de gala (l'équivalent du « *cœnatorium* » des Romains, Cf. Anth. Rich, Diction. des Antiquit. rom. et grecq. s. v. *Cœnatoria*, Synthesis) dont ils devront se couvrir quand ils viendront prendre part au festin. « On ne saurait croire, dit Chardin, Voyage en Perse, t. III, p. 230, la dépense que fait le roi de Perse pour ces présents-là. Le nombre des habits qu'il donne est infini. On en tient toujours ses garde-robes pleines. On les tient dans les magasins, séparés par assortiment ». (Le célèbre voyageur raconte ensuite qu'un grand-vizir fut mis à mort pour n'avoir pas voulu se soumettre à l'étiquette). Fût-on le plus pauvre des hommes, on n'avait donc aucun motif à alléguer pour se dispenser d'arriver à la fête avec un vêtement convenable, puisque l'amphytrion en avait à l'avance fait les frais. On trouvera sur cette coutume d'intéressants détails dans Rosenmüller, das alte und neue Morgenland, t. V, p. 75 et suiv. Plusieurs exégètes ont prétendu, il est vrai, qu'elle peut bien n'être que d'introduction relativement récente, et qu'elle n'est d'ailleurs pas nécessaire pour l'interprétation de la parabole. Nous répondrons qu'on en trouve plusieurs indices très anciens dans la Bible, Cf. Gen. xlv, 22; Jud. xiv, 22; IV Reg. v, 22, et qu'elle est supposée d'une manière tacite par le récit du Sauveur, auquel elle communique une vie et une force

discumbentes; et vidit ibi hominem non vestitum veste nuptiali.

12. Et ait illi : Amice, quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem ? At ille obmutuit.

nouvelles. Grâce à elle en effet on est plus à même de comprendre pourquoi le roi est si vivement offensé, pourquoi le coupable est dans l'incapacité absolue de se disculper, pourquoi il est si gravement puni. — Au figuré, que représente cette robe nuptiale ? Les Saints Pères seront ici nos meilleurs guides, et nous fourniront les renseignements les plus sûrs. Plusieurs d'entre eux l'ont regardée comme un emblème de la foi : « Nuptiale vestimentum est fides vera, quæ est per Jesum Christum et justitiam ejus ». Auct. Oper. Imp. Cf. S. Basile in Is. ix. Quelques-uns pensent qu'elle symbolise tout ensemble la foi et l'amour : « Vestem nuptialem, hoc est fidem et caritatem », S. Ambr. Expos. in Luc. vii. « Habete fidem cum dilectione; ista est vestis nuptialis », S. August. Sermo xc. Ils affirment néanmoins pour la plupart, « magno consensu » dit Grotius, et les exégètes catholiques affirment à leur suite que la robe nuptiale figure la sainte charité avec la sainteté produite par elle dans une âme. Telle est bien la véritable interprétation; car eussions-nous la foi, si nous manquons d'amour, si nous ne sommes ornés de bonnes œuvres, il nous sera impossible d'être admis dans le royaume glorieux que représente ici la salle du festin. « Vestitus nuptialis est gloria Spiritus sancti et candor habitus cœlestis, qui bonæ interrogationis fide susceptus usque in cœtum regni cœlorum immaculatus et integer reservatur », S. Hilaire, in h. l. Déjà Isaïe parlait dans le même sens des vêtements de salut, בגדי ישיע, LXI, 40, dont était recouvert le Messie.

12. — *Amice, étrange*; Cf. xx, 43 et le commentaire. — *Quomodo huc intrasti* : c'est-à-dire « qua fronte ». C'est un étonnement mêlé de colère. Comment avez-vous osé vous permettre une pareille démarche dans ces conditions ? « N'y a-t-il donc qu'à entrer dans le festin dès qu'on y est appelé, et la vocation fait-elle tout ? Gardez-vous bien de le croire », Bossuet, l. c. 33^e jour. L'adverbe ὅδε est emphatique : ici, en un lieu si honorable. — *Non habens vestem...*, et me faisant ainsi la plus grossière injure. « Eum qui non habet indumentum nuptiarum, hoc est contemptorem », dit justement S. Irénée, c. Hær. iv, 36. Cicéron reprochait à Vatinius comme une faute impardonnable le fait d'être venu

13. Tunc dixit rex ministris : Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores; ibi erit fletus et stridor dentium;

Sup. 8, 12 et 13, 43; Inf. 23, 30.

14. Multi enim sunt vocati, pauci vero electi.

13. Alors le roi dit aux serviteurs : Liez-lui les mains et les pieds et jetez-le dans les ténèbres extérieures; là il y aura des pleurs et des grincements de dents.

14. Car il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus.

en costume de deuil à un repas solennel donné par Quintus Arrius. C'était là, dit le grand orateur, un outrage public pour l'hôte et pour les autres convives, In Vatin. 12, 43. — *At ille obmutuit*; ἐπεμύθη; littéralement, il fut baillonné. Quelle excuse en effet eût-il pu alléguer pour se défendre? Il confesse donc sa culpabilité par son silence même.

13. — *Dixit ministris*. Ces ministres diffèrent des serviteurs mentionnés plus haut à différentes reprises, (vv. 3, 4, 6, 8), car ils ne portent pas les mêmes noms. Les uns sont des δοῦλοι, les autres des διακόνοι : ces derniers étaient sans doute les exécuteurs des hautes œuvres, ainsi qu'il ressort du contexte. — La sentence n'est précédée d'aucun jugement; mais la faute n'était-elle pas évidente? Elle est donc immédiatement châtiée. — *Ligatis manibus...* On commence par lier à ce malheureux les pieds et les mains, signe de l'impuissance où seront les pécheurs d'échapper aux châtiments affreux que la divine justice tient pour eux en réserve. Il pourrait se défendre; quelques liens le rendent immobile, impuissant. — *In tenebras exteriores*. On l'enlève ensuite et on le jette hors de la salle brillamment illuminée dans laquelle il a pénétré comme un intrus. Nous avons indiqué plus haut, Cf. VIII, 12, à propos d'une expression identique, l'idée que représentent ces ténèbres extérieures. Elles sont l'image de l'éternelle damnation. « Exteriores tenebrae erunt, quia tunc peccatores penitus erunt extra Deum..., secludentur penitus a luce Dei », Pierre Lombard, IV, dist. 50. Cet homme « a voulu entrer dans l'intérieur de la maison avec des dispositions funestes, chassez-le : plus il a voulu entrer au-dedans, plus il faut le pousser au-dehors. Mais qu'y trouvera-t-il, le malheureux? Loin de la maison de Dieu où la lumière réside, où la vérité se manifeste, où Jésus-Christ luit éternellement, où les saints sont comme des astres, qu'y trouvera-t-il? sinon les ténèbres d'un éternel cachot », Bossuet, I, c. — *Ibi erit fletus...*; Cf. VIII, 12; XIII, 42; figure des tourments les plus affreux qu'il faudra endurer à tout jamais.

14. — *Multi enim...* Par cette formule, Jésus conclut la parabole du festin des noces et indique la morale que ses auditeurs en doivent tirer pour eux-mêmes. Nous la con-

naissions, du reste, pour l'avoir récemment étudiée à la fin d'une autre parabole; Cf. XX, 46. Beaucoup d'appelés : tous les Juifs, en effet, vv. 3-4, puis après eux tous les Gentils, vv. 9-10, avaient reçu le divin appel. Mais peu d'élus : et pourtant, dirons-nous avec S. Augustin, ne semble-t-il pas qu'il n'y ait eu qu'un seul damné parmi tant de convives? « Levatus est de convivio et missus in poenas nescio quis homo in tam magna turba recumbentium ». Voici la réponse : « Sed tamen Dominus volens ostendere unum corpus esse quod constat ex multis, ubi jussit eum projici foras, et mitti in debitas poenas, subicit continuo : Multi enim sunt vocati, pauci vero electi. Quomodo, projecto uno de multis, pauci electi, nisi in illo uno multi? » Enarrat. in Ps. LXI, 5. L'adjectif « pauci » retombe du reste sur toute la parabole et fait allusion par conséquent à l'exclusion de l'immense majorité des Juifs. — Ainsi donc, les Juifs rejetés parce qu'ils sont incrédules; les païens appelés à leur place, mais rejetés, eux aussi, du salut messianique, s'ils se montrent indignes des grâces de Dieu : telle est l'abrégé de cette belle instruction du Sauveur. — Nous trouvons, dans le Talmud, Schabbath, f. 153, 1, une parabole qui a plus d'un point de contact avec celle que nous venons d'expliquer, bien qu'elle soit loin de l'égaliser en richesse et en profondeur. Un certain Rabbi Eliézer fait à ses disciples cette singulière recommandation : Revenez à résipiscence un jour avant votre mort. Mais, observent-ils justement, l'homme peut-il connaître le jour où il doit mourir? Eh bien! répond Eliézer, puisqu'il en est ainsi, il faut donc faire pénitence aujourd'hui même, afin que vos vêtements soient blancs tous les jours, comme l'a dit Salomon, Eccl. ix, 8, c'est-à-dire afin que votre âme soit toujours innocente et pure. Là-dessus, un autre Rabbin, Jochanan ben-Zachaf, prend la parole et dit : Cette chose est semblable à un homme qui avait invité ses serviteurs à un festin, mais sans leur indiquer le temps précis du repas. Les plus sages d'entre eux se parèrent et s'établirent auprès de la porte du roi, disant : Manquerait-il quelque chose au palais du roi? Tout n'est-il point préparé? Les autres, en vrais insensés qu'ils étaient, se livrèrent comme d'ordinaire à leurs occupations en

15. Alors les Pharisiens s'en allant, tinrent conseil pour le surprendre dans ses paroles.

16. Et ils lui envoyèrent leurs disciples avec des Hérodiens, disant : Maître, nous savons que vous êtes véridique et que vous ensei-

15. Tunc abeuntēs Pharisei, consilium inierunt ut caperent eum in sermone.

Marc., 12, 13; Luc., 20, 20.

16. Et mittunt ei discipulos suos cum Herodianis, dicentes: Magister, scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces, et non est tibi

disant : Quel est le repas qui ne demande un certain temps et du travail pour être préparé? Nous avons donc plus de temps qu'il n'en faut pour nous orner. Mais voici que le roi, ayant appelé tout à coup ses convives, les plus sages serviteurs entrèrent en sa présence en vêtements de gala, tandis que les serviteurs insensés se présentèrent couverts d'habits malpropres. Le roi alla plein de joie au devant des sages serviteurs; mais, enflammé de colère contre les serviteurs insensés, il s'écria : Que ceux qui se sont ornés pour le festin prennent place et qu'ils mangent et qu'ils boivent! Que les autres au contraire se tiennent debout en face des premiers et qu'ils se contentent de regarder! Cf. Meuschen, Novum Testam. ex Talmude et antiquit. Hebr. illustratum, p. 106.

2^o Seconde attaque : Les Pharisiens et le denier de César, xxii, 15-22. — Parall. Marc. xii, 13-17; Luc. xx, 20-26.

15. — *Tunc.* Après avoir entendu ces paroles si sévères, auxquelles les délégués du Sanhédrin n'avaient pas trouvé un seul mot à répondre, les Pharisiens, qui avaient été témoins de toute cette scène, Cf. xxi, 45, se retirent pour concerter un plan de conduite contre Jésus. Bien loin de produire le résultat qu'on avait espéré, l'enquête du grand Conseil n'avait réussi qu'à rendre plus glorieux le piédestal sur lequel se tenait Jésus : les chefs suprêmes de la religion juive avaient été humiliés devant le peuple et leur adversaire triomphait. Comment venger l'honneur du mosaïsme? Telle est la question discutée dans ce conseil que Satan présidait d'une manière invisible. Comme il n'était pas possible alors d'employer la force ouverte, Cf. xxi, 46, on s'arrête à la résolution suivante : poser à Jésus des questions insidieuses, qui l'obligeront de faire des réponses compromettantes, de telle sorte qu'on pourra l'attaquer directement, ou du moins que le peuple se séparera de lui. — *Ut caperent* ; l'expression grecque *παγιδεύσασιν* est très-énergique : elle signifie proprement « illaqueare », prendre dans un filet, (*πάγς*) à la façon des oiseleurs ou des chasseurs. Le filet des Pharisiens devait être le langage même

du Sauveur (*in sermone*), les paroles qu'on l'amènerait adroitement à prononcer.

16. — *Discipulos suos.* Tout d'abord, ils ne se présentent pas eux-mêmes; mais ils députent auprès de Jésus plusieurs de leurs disciples, c'est-à-dire quelques-uns de ces étudiants qui suivaient alors à l'université célèbre de Jérusalem les cours de Gamaliel et de plusieurs autres Pharisiens distingués. C'était une habile tactique : interrogé par les Rabbins eux-mêmes, Jésus, reconnaissant en eux ses ennemis invétérés, aurait pu se tenir sur ses gardes; il sera au contraire sans défiance en face de jeunes Talmidim (תלמידים, nom donné aux étudiants dans la langue juive) qui viendront lui poser respectueusement un cas de conscience et faire appel à ses lumières. Saul, le futur S. Paul, qui se distinguait déjà par son fanatisme religieux et qui faisait alors ses cours à Jérusalem, faisait peut-être partie de cette députation.

— *Cum Herodianis.* Qu'étaient ces Hérodiens qui accompagnaient les disciples des Pharisiens auprès de Notre-Seigneur? Il est assez difficile de le déterminer. Leur nom indique toutefois infailliblement qu'ils tenaient aux Hérodès de quelque manière (comparez les mots « Pompeiani, Cæsariani, Mariani », par lesquels on désignait à Rome les partisans de Pompée, de César, de Marius). Il est probable que ce n'étaient pas de simples courtisans, mais plutôt des hommes influents qui s'associaient à la politique romaine de la famille royale, dans la pensée qu'il n'y avait pas d'autre moyen de préserver l'existence déjà si précaire de l'état juif. Bien qu'ils fussent d'ordinaire en lutte avec les Pharisiens, qui abhorraient le joug de Rome et la famille d'Hérode, ils ne craignent pas de se coaliser avec eux contre Jésus, l'ennemi commun. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois qu'avait lieu cette ligue impie. Cf. Marc. iii, 6 et l'explication. Nous comprendrons mieux tout à l'heure le motif spécial de leur concours dans la circonstance actuelle. — *Magister* ; ils dirent en hébreu « Rabbi », traitant en apparence Jésus-Christ comme l'un de leurs maîtres. Du reste, tout leur prélude est une « captatio benevolentiae » en bonne et due forme : les disciples ne le

cura de aliquo; non enim respicis personam hominum.

17. Dic ergo nobis quid tibi videtur: licet censum dare Cæsari an non?

18. Cognita autem Jesus nequitia eorum, ait: Quid me tentatis, hypocritæ?

gnez la voie de Dieu dans la vérité, et vous ne vous inquiétez de personne, car vous ne considérez point la qualité des hommes.

17. Dites-nous donc ce qui vous en semble. Est-il permis ou non de payer le cens à César?

18. Mais Jésus, connaissant leur malice, dit: Pourquoi me tentez-vous, hypocrites?

cèdent en rien à leurs Docteurs en fait d'hypocrisie. « Ils commencent par la flatterie, dit Bossuet. car c'est par là que l'on commence toujours lorsqu'on veut tromper quelqu'un ». Ils relèvent donc avec affectation: 1^o la parfaite orthodoxie de l'enseignement de Jésus, *viam Dei in veritate*... La voie de Dieu (דָּוֶר, métaphore très-familière aux Hébreux) c'est l'ensemble des préceptes voulus par lui et que l'homme doit suivre comme on suit un grand chemin; 2^o l'indépendance bien connue de celui qu'ils consultent: *non est tibi cura*...; il ne s'inquiète pas des hommes, de leurs faveurs, de leur disgrâce, du qu'en dira-t-on. (L'expression est élégante et classique); 3^o son impartialité: *non respicis personam*...; c'est l'hébraïsme si fréquent פְּנִים הַכִּבֵּר, favoriser quelqu'un aux dépens d'un autre, littéralement « adspicere rem aliquam, cognoscere, agnoscere, id quod fit rei personæ ab aliis separatione et distinctione », Fürst, Concord. s. v. הַכִּבֵּר; Cf. Gesenius, Thesaurus, p. 886. La locution פְּנִים נִשָּׂא à le même sens.

17. — *Dic ergo nobis*. La demande est habilement enveloppée dans le compliment: Nous avons toute confiance en vous, et vous le méritez; daignez donc nous répondre avec votre liberté et votre droiture accoutumées, sur un point important qui concerne l'honneur de Jéhova et de son peuple privilégié. Ils ont l'air d'avoir discuté le point en question avec les Hérodiens, sans avoir pu tomber d'accord à son sujet. — *Licet censum dare*. Il est bon de nous souvenir de la situation politique des Juifs à cette époque. Directement soumis, du moins à Jérusalem et dans toute la Judée, à l'autorité romaine, dépouillés de leur autonomie à part quelques détails illusoire, forcés de payer le tribut à l'empereur, ils aimaient cependant à se bercer dans de folles idées d'indépendance: le peuple de l'Alliance pouvait-il donc être assujéti réellement à des infidèles? De là des velléités de révolte qui se faisaient jour par quelques émeutes à l'occasion des grandes fêtes, et qui devaient aboutir bientôt à une ruine complète. Le parti pharisaïque tout entier, c'est-à-dire les

hommes les plus instruits et en apparence les plus saints de la nation, s'agitaient sourdement contre la domination romaine, et spécialement contre les impôts qu'ils regardaient comme une honte pour les Juifs. — *Cæsari*. Le prince régnant était alors Tibère; mais ce nom servait depuis quelque temps déjà à désigner en général les empereurs romains. La question est maintenant très-claire: Un Juif peut-il, en conscience, d'après les principes théocratiques, payer le tribut à l'empereur? ou bien, se rappelant qu'il n'a d'autre roi que Jéhova, contre lequel il se révolterait en reconnaissant l'autorité d'un prince terrestre, n'est-il pas tenu de se soustraire à l'exigence injuste de l'impôt? Elle est présentée de telle sorte que Jésus, ce semble, pourra difficilement se tirer d'affaire par une échappatoire. Enfin tout en paraissant très-particulière, elle est en réalité des plus vastes, puisque, en admettant la légitimité ou l'illegimité du tribut, on se prononçait par là-même sur le caractère licite ou illicite de l'obéissance générale à l'empire.

18. — Avant de donner la solution désirée, Jésus fait d'abord voir à ses ennemis qu'il connaît à fond leur malice, et qu'il n'est pas dupe de leurs flatteries. — *Nequitia eorum*. Dans le cas en effet où il eût décidé contre le tribut, ils étaient prêts à le livrer aussitôt entre les mains du gouverneur, ainsi que le dit formellement S. Luc, xx, 20; et c'était pour cela sans doute qu'ils avaient amené avec eux les Hérodiens, partisans avoués des Romains. Dans le cas contraire, ils se proposaient de le décrier auprès du peuple comme l'ennemi de la théocratie, et il eût été facile alors de changer en mépris et en haine les sentiments de cette multitude fanatique, qui attendait surtout le Messie parce qu'elle espérait être délivrée par lui du joug de Rome, et spécialement d'impôts qui pesaient lourdement sur la nation. — *Quid me tentatis*. Jésus fait tomber tout-à-fait le masque hypocrite dont ils s'étaient couverts: Pourquoi me tendez-vous la plus noire embûche sous les dehors de la simplicité, d'un faux amour pour la vérité? Pourquoi

19. Montrez-moi la monnaie du cens. Et ils lui présentèrent un denier.

20. Et Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription ?

21. Ils lui dirent : De César. Alors il leur dit : Rendez donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

22. En entendant cela ils furent saisis d'admiration, et le laissant, ils s'en allèrent.

19. Ostendite mihi numisma census. At illi obtulerunt ei denarium.

20. Et ait illis Jesus : Cujus est imago hæc, et superscriptio ?

21. Dicunt ei : Cæsaris. Tunc ait illis : Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari ; et quæ sunt Dei, Deo.

Rom. 13, 7.

22. Et audientes mirati sunt ; et, relicto eo, abierunt.

voulez-vous me conduire, sous prétexte de religion, sur le terrain brûlant de la politique ?

19. — Après leur avoir montré qu'il connaît tout ce qui se passe dans leurs cœurs, il répond, mais d'une manière bien inattendue, à la question qu'ils lui ont posée. Ils se troublent et pâlisent sous son regard accusateur ; mais, sans leur faire d'autre reproche, il leur demande, avec un calme majestueux et divin, *numisma census*, une des pièces de monnaie dont ils se servaient pour payer le tribut à l'empereur. — *Denarium* : on lui présente un denier romain ; voir Matth. xviii, 38 et le commentaire.

20. — *Et ait.* Le divin Maître poursuit son interrogatoire, changeant ainsi les rôles, comme il se plaisait à le faire dans toutes les occasions semblables. Plaçant le denier en face de ses interlocuteurs, il leur demande : *Cujus... imago... et superscriptio ?* En écrivant ces lignes, nous avons sous les yeux un denier d'argent frappé durant le règne de Tibère : comme nos monnaies modernes, il porte à l'avvers la tête (« imago ») du monarque, autour de laquelle on lit la légende (« superscriptio ») suivante : *AUGUSTUS TIB. CÆSAR.* L'usage de graver l'effigie des princes sur les monnaies de Rome ne remonte qu'à César Auguste l'adopta, et ce fut depuis une règle définitive. Parfois les légendes, au lieu de se dérouler en cercle autour de l'image, étaient écrites au-dessous sur deux ou trois lignes parallèles.

21. — *Cæsaris.* L'effigie est celle de l'empereur et la légende contient son nom, répondent les étudiants auxquels Jésus fait si bien la leçon. — *Reddite ergo.* Prenant alors cette assertion pour point de départ, le divin Maître prononce l'une de ses sentences les plus profondes, les plus riches en heureuses conséquences, si elle n'eût jamais été oubliée dans la pratique. — *Quæ sunt Cæsaris Cæsari.* C'est la première partie de la décision : elle répond directement au cas de conscience du v. 17, et règle les devoirs de l'homme, du chrétien surtout, à l'égard de la puissance

civile. Si cette image, si cette devise sont celles de César, le denier qui les porte appartient à l'empereur : les hommes qui ont actuellement ce denier entre les mains, qui l'emploient sans scrupule dans leurs contrats d'achat et de vente, montrent par là-même qu'ils agissent sous l'autorité de César, qu'ils sont ses vassaux ; si César leur redemande sa propriété en forme d'impôts et de tribut, ils ne doivent pas hésiter à obéir. Le raisonnement est parfait et les Juifs eux-mêmes en admettaient la force probante : « *Ubi cumque numisma alicujus regis obtinet, illic incolæ regem istum pro domino agnoscunt* ». Ce langage est du grave Maimonides, tr. Geze-lah, c. v. — Toutefois, l'enseignement qui suit est encore plus important : *quæ sunt Dei Deo.* Ces mots règlent la conduite de l'homme, du chrétien, envers Dieu. Ils montrent qu'au-dessus des autorités de la terre, il y a l'autorité divine, à laquelle nous devons aussi le respect, l'obéissance et l'amour (« *Cæsari quidem pecuniam reddas, Deo temetipsum* », dit vigoureusement Tertullien, de Idol. xv) ; que ces deux autorités, l'humaine et la divine, ne sont nullement incompatibles, mais qu'elles peuvent exister de concert pour le bonheur de l'humanité. Ils renferment en outre les gouvernements dans de justes bornes, qu'ils ne sauraient outrepasser sans impiété, et ils leur enseignent le grand principe de la vraie politique : respecter, s'ils veulent être respectés eux-mêmes, les droits sacrés de la religion et de la conscience ; s'allier à Dieu, c'est-à-dire à l'Eglise, pour empêcher le mal, pour propager la vérité, pour procurer le bien matériel, intellectuel et surtout moral des peuples. Mais où est aujourd'hui la politique chrétienne, basée sur cette parole d'or du Sauveur Jésus ?

22. — *Audientes mirati sunt.* Toute l'assistance est émerveillée ; les tentateurs eux-mêmes, car ce sont eux qui semblent directement désignés par le participe ἀκούσαντες, ne peuvent s'empêcher, malgré leurs dispositions hostiles et malgré leur échec, d'admirer

23. In illo die accesserunt ad eum Sadducæi, qui dicunt non esse resurrectionem; et interrogaverunt eum,

Act. 23, 6.

24. Dicentes : Magister, Moyses dixit : Si quis mortuus fuerit non

23. Ce même jour vinrent à lui des Sadducéens, qui disent qu'il n'y a pas de résurrection et ils l'interrogèrent,

24. Disant : Maître, Moïse dit : Si quelqu'un meurt n'ayant point d'en-

la sagesse de Jésus. — *Abierunt.* Toutefois, ils se retirent silencieux. Quelle réplique pouvaient-ils adresser au Sauveur ? — Cet épisode était trop caractéristique pour que les meilleurs peintres n'essayassent pas de la reproduire sur la toile. Valentin, et surtout Titien, se sont rendus célèbres l'un par son « Denier de César », l'autre par son « Christo della moneta ».

3^e Troisième attaque : Les Sadducéens et la résurrection, xxii, 23-33. — Parall. Marc. xii, 18-27; Luc. xx, 27-40.

23. — *In illo die*, c'est-à-dire le surlendemain de l'entrée triomphale, Cf. Marc. xi, 11, 12, 20, 27; xii, 18, par conséquent le mardi saint. Bossuet, Méditations, Dern. semaine, 40^e jour, l'appelle « le jour des interrogations »; mais c'est aussi, ajoutait-il, « le jour des résolutions les plus admirables que la sagesse incarnée ait données aux hommes ». — *Sadducæi* : nous avons déterminé autrefois, note du chap. III, §. 7, le caractère général de cette secte, qui n'était guère moins célèbre alors que celle des Pharisiens. L'évangéliste fait ici au sujet des Sadducéens une déclaration bien surprenante : *Dicunt non esse resurrectionem.* Comment des Juifs, et des Juifs qui appartenaient en grand nombre à la race sacerdotale et lévitique, pouvaient-ils nier un dogme si important de la religion judaïque ? Mais le fait de cette négation est aussi avéré que possible. Non-seulement les deux autres synoptiques l'attestent comme S. Matthieu, Cf. Marc. xii, 18; Luc. xx, 27, non-seulement le livre des Actes le mentionne à son tour, Cf. xxiii, 6 et suiv., et rattache au matérialisme sadducéen l'une des scènes les plus intéressantes de la vie de S. Paul; mais des écrits exclusivement juifs le confirment dans les termes les plus expressifs. « Les Pharisiens, dit l'historien Josèphe, Ant. xviii, 1, 3-4, croient que les âmes possèdent une force immortelle et qu'il y a des récompenses ou des châtiments pour ceux qui, pendant leur vie, ont pratiqué la vertu ou le vice... Les Sadducéens au contraire sont d'avis que l'âme disparaît avec le corps. » Dans le traité Aboth de Rabbi Nathan, c. V; Cf. Geiger, Urschrift, p. 405, nous lisons le trait suivant qui est un vivant com-

mentaire du passage de Josèphe : « Les Sadducéens se servent toujours de vases en or et en argent; non pas par fierté, mais en tenant ce propos : C'est comme une tradition entre les Pharisiens de se tourmenter dans cette vie, et cependant ils n'auront rien dans l'autre monde ». Le traité Tanchum, fol. 3, n'est pas moins formel : « Sadducæi negant, dicuntque, Deficit nubes atque abit; sic descendens in sepulchrum non redit. » Cf. Meuschen, Nov. Testam. ex Talmude illustratum, p. 107 et ss. Donc, anéantissement de l'âme au moment de la mort, point de vie future, point de résurrection des corps, telles étaient les affirmations hérétiques des Sadducéens. — *Interrogabant eum* : d'une manière hostile, bien entendu, ainsi qu'il résulte du contexte. Quoique ennemis des Pharisiens, les Sadducéens faisaient cependant cause commune avec eux lorsqu'il s'agissait de ruiner Jésus et sa doctrine; Cf. xii, 38; xvi, 1, 6, 11; xxii, 23, 34; Act. iv, 1; v, 17, etc. Néanmoins, leur haine semble avoir connu quelques mesures jusqu'à la Passion du Sauveur.

24. — *Dicentes.* Comme les disciples des Pharisiens, ils proposent un cas de conscience à Jésus, cas habilement choisi, basé sur la Loi mosaïque, et bien capable d'embarrasser tout autre casuiste que Notre-Seigneur. — *Magister* : eux aussi, ils donnent d'abord poliment à leur antagoniste le titre de Rabbi. — *Moyses dixit.* L'autorité qu'ils mettent en avant n'est autre que celle du grand Législateur lui-même, qui, au Deutéronome, xxv, 5 et 6, établit en effet la loi dont il s'agit : « Quand des frères habiteront ensemble et que l'un d'eux sera mort sans enfants, la femme du défunt ne contractera pas de mariage avec un étranger; mais un frère de son premier mari l'épousera pour susciter une postérité à son frère, et au premier-né qu'il aura d'elle il donnera le nom du défunt, de crainte que son nom ne périsse en Israël ». On voit par ce texte que la citation des Sadducéens est exacte pour le sens, quoique elle soit libre quant à la forme. Cette prescription, qui du reste n'était point particulière aux Juifs, mais qu'on retrouve également chez plusieurs anciens peuples, tels que les Perses, les Egyptiens, les Hindous, et aujourd'hui encore chez les Gallas et les Circassiens, Cf. de Wette, Archæologie, 3^e édit.,

23. In illo die accesserunt ad eum Sadducæi, qui dicunt non esse resurrectionem; et interrogaverunt eum,

Act. 23, 6.

24. Dicentes : Magister, Moyses dixit : Si quis mortuus fuerit non

23. Ce même jour vinrent à lui des Sadducéens, qui disent qu'il n'y a pas de résurrection et ils l'interrogèrent,

24. Disant : Maître, Moïse dit : Si quelqu'un meurt n'ayant point d'en-

la sagesse de Jésus. — *Abierunt*. Toutefois, ils se retirent silencieux. Quelle réplique pouvaient-ils adresser au Sauveur ? — Cet épisode était trop caractéristique pour que les meilleurs peintres n'essayassent pas de la reproduire sur la toile. Valentin, et surtout Titien, se sont rendus célèbres l'un par son « Denier de César », l'autre par son « Christo della moneta ».

3^e Troisième attaque : Les Sadducéens et la résurrection, xxii, 23-33. — Parall. Marc. xii, 18-27; Luc. xx, 27-40.

23. — *In illo die*, c'est-à-dire le surlendemain de l'entrée triomphale, Cf. Marc. xi, 11, 12, 20, 27; xii, 18, par conséquent le mardi saint. Bossuet, Méditations, Dern. semaine, 40^e jour, l'appelle « le jour des interrogations »; mais c'est aussi, ajoutait-il, « le jour des résolutions les plus admirables que la sagesse incarnée ait données aux hommes ». — *Sadducæi* : nous avons déterminé autrefois, note du chap. iii, § 7, le caractère général de cette secte, qui n'était guère moins célèbre alors que celle des Pharisiens. L'évangéliste fait ici au sujet des Sadducéens une déclaration bien surprenante : *Dicunt non esse resurrectionem*. Comment des Juifs, et des Juifs qui appartenaient en grand nombre à la race sacerdotale et lévitique, pouvaient-ils nier un dogme si important de la religion judaïque ? Mais le fait de cette négation est aussi avéré que possible. Non-seulement les deux autres synoptiques l'attestent comme S. Matthieu, Cf. Marc. xii, 18; Luc. xx, 27, non-seulement le livre des Actes le mentionne à son tour, Cf. xxiii, 6 et suiv., et rattache au matérialisme sadducéen l'une des scènes les plus intéressantes de la vie de S. Paul; mais des écrits exclusivement juifs le confirment dans les termes les plus expressifs. « Les Pharisiens, dit l'historien Josèphe, Ant. xviii, 1, 3-4, croient que les âmes possèdent une force immortelle et qu'il y a des récompenses ou des châtiments pour ceux qui, pendant leur vie, ont pratiqué la vertu ou le vice... Les Sadducéens au contraire sont d'avis que l'âme disparaît avec le corps. » Dans le traité *Aboth* de Rabbi Nathan, c. V; Cf. Geiger, *Urschrift*, p. 405, nous lisons le trait suivant qui est un vivant com-

mentaire du passage de Josèphe : « Les Sadducéens se servent toujours de vases en or et en argent : non pas par fierté, mais en tenant ce propos : C'est comme une tradition entre les Pharisiens de se tourmenter dans cette vie, et cependant ils n'auront rien dans l'autre monde ». Le traité *Tanchum*, fol. 3, n'est pas moins formel : « Sadducæi negant, dicuntque, Deficit nubes atque abit; sic descendens in sepulchrum non redit. » Cf. Meuschen, *Nov. Testam. ex Talmude illustratum*, p. 107 et ss. Donc, anéantissement de l'âme au moment de la mort, point de vie future, point de résurrection des corps, telles étaient les affirmations hérétiques des Sadducéens. — *Interrogabant eum* : d'une manière hostile, bien entendu, ainsi qu'il résulte du contexte. Quoique ennemis des Pharisiens, les Sadducéens faisaient cependant cause commune avec eux lorsqu'il s'agissait de ruiner Jésus et sa doctrine; Cf. xii, 38; xvi, 1, 6, 11; xxii, 23, 34; Act. iv, 1; v, 17, etc. Néanmoins, leur haine semble avoir connu quelques mesures jusqu'à la Passion du Sauveur.

24. — *Dicentes*. Comme les disciples des Pharisiens, ils proposent un cas de conscience à Jésus, cas habilement choisi, basé sur la Loi mosaïque, et bien capable d'embarrasser tout autre casuiste que Notre-Seigneur. — *Magister* : eux aussi, ils donnent d'abord poliment à leur antagoniste le titre de Rabbi. — *Moyses dixit*. L'autorité qu'ils mettent en avant n'est autre que celle du grand Législateur lui-même, qui, au Deutéronome, xxv, 5 et 6, établit en effet la loi dont il s'agit : « Quand des frères habiteront ensemble et que l'un d'eux sera mort sans enfants, la femme du défunt ne contractera pas de mariage avec un étranger; mais un frère de son premier mari l'épousera pour susciter une postérité à son frère, et au premier-né qu'il aura d'elle il donnera le nom du défunt, de crainte que son nom ne périsse en Israël ». On voit par ce texte que la citation des Sadducéens est exacte pour le sens, quoique elle soit libre quant à la forme. Cette prescription, qui du reste n'était point particulière aux Juifs, mais qu'on retrouve également chez plusieurs anciens peuples, tels que les Perses, les Egyptiens, les Hindous, et aujourd'hui encore chez les Gallas et les Circassiens, Cf. de Wette, *Archæologie*, 3^e édit.,

fant, que son frère épouse sa femme et suscite une postérité à son frère.

25. Or, il y avait parmi nous sept frères, et le premier ayant épousé une femme mourut et n'ayant pas de postérité, il laissa sa femme à son frère.

26. Ainsi fit le second, puis le troisième, jusqu'au septième.

27. Enfin, la femme aussi est morte après eux tous.

28. Or à la résurrection, duquel

habens filium, ut ducat frater ejus uxorem illius, et suscitetur semen fratri suo.

Deut. 32, 5; Marc. 12, 49; Luc. 20, 28.

25. Erant autem apud nos septem fratres : et primus, uxore ducta, defunctus est; et non habens semen, reliquit uxorem suam fratri suo.

26. Similiter secundus, et tertius, usque ad septimum.

27. Novissima autem omnium et mulier defuncta est.

28. In resurrectione ergo cujus

§ 457, est connue sous le nom de Loi du Lévirat, c'est-à-dire Loi du mariage avec les beaux-frères. Elle avait pour but de maintenir la branche aînée de chaque famille, et d'empêcher une trop grande aliénation des biens. Elle n'était pas limitée aux frères du mari mort sans enfants; elle s'étendait aux proches parents, comme nous l'apprend le Livre de Ruth, III, 9-13. Elle n'était pas strictement obligatoire; mais celui qui refusait de s'y soumettre encourait une sorte d'infamie, manifestée par une cérémonie humiliante. Cf. Deut. xxv, 7-10; Ruth. iv, 4-11. On trouvera du reste des explications complètes sur cette Loi dans les manuels d'archéologie biblique, spécialement dans Saalschütz, das Mosaische Recht, p. 754-764, 2^e édit.; Keil, Bibl. Archæolog. t. II, p. 62 et ss. Voir aussi le Dictionn. encyclopéd. de la Théologie cath. publié par Wetzer et Welte, traduit par Goshler, art. Lévirat. — *Habens filium*. Il n'est pas nécessaire de prendre le mot « fils » à la lettre; il a ici la signification générale d'enfant. C'est ainsi du reste que la plupart des versions anciennes ont traduit l'hébreu בן dans le texte même de la Loi, Deut. xxv, 5 (Vulg. « absque liberis »; LXX, σπέρμα δὲ μὴ ἔστω); c'est ainsi que les Rabbins et les commentateurs chrétiens l'ont expliqué pour la plupart. Du reste, dans les récits originaux de S. Marc, xii, 49, et de S. Luc, xx, 28, les Sadducéens emploient eux-mêmes cette expression vague, τέκνα, ἀτεκνοί. Il ressort en effet d'autres prescriptions mosaïques que le mariage du Lévirat ne pouvait pas avoir lieu si le défunt avait laissé au moins une fille; Cf. Num. xxvii, 8; Keil, loc. cit., p. 65, note 3. — *Ut ducat*, en grec ἐπιγαμβρεύσει. Ce verbe dénommatif, formé de γάμβρος, beau-frère, signifie épouser en qualité de beau-frère; il désigne donc très-bien la nature du mariage en question. Les Hébreux avaient un mot technique analogue, יבם, de יבם « levir »,

Cf. Gesenius, Thesaur. s. h. v. — *Suscitet semen fratri*. Le premier fruit de cette nouvelle union recevait le nom du frère défunt, comme s'il eût été issu directement de lui; il était constitué son héritier. De là venait la distinction établie chez les Juifs entre la paternité naturelle et la paternité légale, que nous avons signalée à l'occasion de la généalogie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

25. — *Erant autem*. Après le texte qui servira de point de départ à l'objection des Sadducéens, voici un trait emprunté, semblent-ils dire, au domaine de la vie réelle et qui n'a rien d'impossible en soi, bien qu'il dût plus vraisemblablement avoir été inventé par eux pour la circonstance : πλάσμα ἦν, ὡς ἔγωγε σπλαῖ, S. Jean Chrys. Hom. LXX in Matth. Le cas est présenté avec beaucoup d'esprit et d'ironie, de manière à jeter du ridicule sur l'état futur des ressuscités.

26 et 27. — *Usque ad septimum*; grec ἕως τῶν ἑπτὰ, jusqu'aux sept, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les sept frères eussent contracté à tour de rôle cette singulière union, et trouvé la mort peu de temps après. — *Novissima autem*... La femme meurt elle-même la dernière, et c'est alors que, selon les Sadducéens, la situation se complique d'une manière étrange.

28. — *In resurrectione*, dans l'état de résurrection, après la résurrection. — *Cujus erit de septem?* Quand la femme et ses sept maris consécutifs se retrouveront dans un autre monde, auquel des sept appartiendra-t-elle? Ils appuient avec emphase sur ce chiffre, pour mieux faire ressortir la difficulté. Quand même il n'y aurait eu que deux mariages, la question se poserait de la même manière; mais en les multipliant outre mesure, les Sadducéens ont réussi à rendre l'objection plus piquante. La loi existe, veulent-ils dire, et c'est Moïse qui l'a établie; elle est donc légitime, immuable. Mais voyez

erit de septem uxor? omnes enim habuerunt eam.

29. Respondens autem Jesus, ait illis : Erratis, nescientes Scripturas, neque virtutem Dei.

30. In resurrectione enim neque nubent, neque nubentur; sed erunt sicut angeli Dei in cœlo.

à quelles conséquences absurdes elle vous conduit, si vous admettez le dogme de la résurrection : un pareil dogme est donc évidemment inadmissible. — *Omnes enim habuerunt*. Ils insistent pour prouver que les sept maris avaient des droits égaux sur la femme, à laquelle ils avaient tous été semblablement unis sur la terre. Divers Rabbins, après avoir discuté un cas semblable quoique moins compliqué, avaient néanmoins décidé que la femme appartiendrait dans le ciel au premier mari. « Mulier illa quæ duobus nupsit in hoc mundo, priori restituitur in mundo futuro », Sohar Gen. f. 24, 96. Sur ces Rabbins comme sur les Sadducéens tombe le reproche suivant de Jésus.

29. — *Respondens autem*. On ne sait qu'admirer le plus, de la patience ou de la sagesse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la réponse qu'il fait aux Sadducéens. Il n'y a rien de rebutant dans les paroles qu'il leur adresse : ce sont de malheureux égarés, gravement coupables sans doute, mais qui du moins se montrent tels qu'ils sont et qui ne cherchent pas, comme les Pharisiens, à se couvrir d'un masque hypocrite. A eux aussi toutefois le Sauveur dirait franchement leurs vérités. — *Erratis*, s'écrie-t-il d'abord : leur refus de croire à la résurrection les établissait en effet, non-seulement dans un état d'erreur, mais encore dans un état de véritable hérésie. Jésus leur indique ensuite les deux motifs pour lesquels ils se trompent d'une manière si grossière sur le point en litige : 1^o *nescientes Scripturas*, ils ignorent les Saintes Ecritures dans lesquelles la doctrine de la résurrection est si clairement affirmée; 2^o *neque virtutem Dei*, ils ignorent la puissance de Dieu, devant laquelle tous les obstacles disparaissent. S. Jean Chrysostôme a une belle et forte parole touchant la première de ces deux ignorances : nous la citerons telle qu'il la prononça pour n'en point affaiblir la portée : *Kai γὰρ ἐντεῦθεν τὰ μυστὰ ἐστὶ κατὰ, ἀπὸ τῆς τῶν γραφῶν ἀγνοίας ἐντεῦθεν ἡ πολλὴ τῶν αἰρέσεων ἐδιδάσθησεν λόγος, ἐντεῦθεν οἱ ἡμελημένοι βίαι, ἐντεῦθεν οἱ ἀπερσεῖς πόνοι.*

30. — Dans ce verset, Jésus prouve d'abord

des sept sera-t-elle la femme? Car tous l'ont possédée.

29. Mais Jésus leur répondit : Vous êtes dans l'erreur, ne connaissant ni les Ecritures ni la puissance de Dieu.

30. Car dans la résurrection ni on n'épousera, ni on ne sera épousé, mais on sera comme les anges de Dieu dans le ciel.

aux Sadducéens qu'ils ignorent la grandeur de la puissance divine. Ils la croient limitée, ils supposent qu'au ciel les relations et les conditions de la vie présente doivent nécessairement exister, sans que Dieu y puisse rien modifier. C'est une erreur grossière. Dieu n'est-il pas tout-puissant et celui qui a créé notre nature n'est-il pas capable de la transformer à son gré? Et c'est précisément ce qu'il fera dans l'autre vie, après la résurrection générale. Avec une nouvelle naissance Dieu donnera à nos corps de nouvelles qualités : aussi, pour conserver un peuple dont tous les membres seront immortels, il n'y aura besoin ni de mariage, ni de génération. Donc l'objection des Sadducéens tombe complètement à faux. « In futuro sæculo, dit aussi le Talmud, Berachoth f. 17, non est esus et potus, neque multiplicatio per conjugium, neque emptio et venditio commercium..., sed sedent iusti et capitibus ipsorum incumbunt coronæ, et fruuntur splendore Divinitatis ». — *Neque nubent* est dit des hommes, qui ont un rôle plus actif dans le choix d'une épouse; *neque nubentur* est dit des femmes qui n'avaient alors au contraire qu'un rôle passif, leurs parents choisissant ou acceptant pour elles celui qui devait être le compagnon de leur vie. — *Erunt sicut angeli*. L'état des ressuscités ne ressemblera point à tous égards à celui des anges; mais leur nature deviendra sous plus d'un rapport, et spécialement pour ce qui concerne le mariage et les infirmités des sens, conforme à la nature angélique. C'est ce que l'Apôtre S. Paul développe dans un admirable langage : « Seminatur in corruptione, surget in incorruptione. Seminatur in ignobilitate, surget in gloria. Seminatur in infirmitate, surget in virtute. Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale », 1 Cor. xv, 42-44. Remarquons bien que les Sadducéens niaient l'existence des anges, Cf. Act. xxiii, 8; mais le Sauveur ne redoute pas leurs négations et il est prêt à les satisfaire sur ce point comme sur celui de la résurrection; voilà pourquoi il introduit cette idée secondaire.

31. Et quant à la résurrection, n'avez-vous pas lu ce qui a été dit par Dieu, disant à vous-mêmes :

32. Je suis le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Or Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants.

33. Et la foule qui l'entendait était dans l'admiration de sa doctrine.

31. De resurrectione autem mortuorum non legistis quod dictum est a Deo dicente vobis ;

32. Ego sum Deus Abraham, et Deus Isaac, et Deus Jacob? Non est Deus mortuorum, sed viventium.

33. Et audientes turbæ, mirabantur in doctrina ejus.

31. — *De resurrectione autem.* Jésus passe maintenant à l'autre cause d'erreur qu'il avait alléguée au début de sa réponse, v. 29, et il prouve à ses adversaires qu'ils ne connaissent certainement pas les divines Écritures, car autrement ils auraient été frappés depuis longtemps des textes nombreux qu'elles contiennent en faveur de la doctrine de la résurrection. — *Quod dictum est.* Parmi tous ces textes, celui que Notre-Seigneur choisit, emprunté comme l'on sait au livre de l'Exode, III, 6, n'est certainement pas le plus fort, du moins à première vue. Isaïe, XXVI, 19, Ezéchiel, XXXVII, 4-14, Daniel, XII, 2, affirment en termes plus énergiques la résurrection future; mais les Sadducéens ont appuyé leur objection sur la Loi, c'est par un passage de la Loi que le divin Maître leur répondra. Il en appelle aux livres de Moïse, bien plus, à la parole même de Dieu, comme à une autorité suprême qu'ils ne pourront ni récuser, ni interpréter d'une manière allégorique, ainsi qu'ils semblent avoir fait souvent pour les passages des écrits prophétiques directement opposés à leurs erreurs. D'ailleurs, les Rabbins citent pareillement ce même texte pour démontrer l'immortalité de l'âme et la Résurrection; Cf. Lighfoot, Hor. hebr. in h. l. Schœttgen, ibid. — *Dicente vobis :* c'est pour vous-mêmes que le Seigneur parlait dans cette circonstance solennelle, il réfutait ainsi d'avance votre hérésie abominable.

32. — *Deus Abraham...* Il faut observer que c'est longtemps après la mort d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, que Jéhova se nomme le Dieu de ces trois grands patriarches, fondateurs de la nation choisie. De là le raisonnement que Notre-Seigneur Jésus-Christ fait ensuite sur cette dénomination que Dieu avait daigné s'imposer lui-même, afin de manifester ainsi son amour pour les ancêtres d'Israël. — *Non est Deus mortuorum...* Profonde réflexion qui forme la mineure du syllogisme employé par Jésus. La conclusion n'est pas exprimée parce qu'elle est tout à fait évidente : Donc Abraham et Isaac et Jacob sont vivants; donc les morts ressusciteront. R. Manasse Ben-Israel, dans son curieux ouvrage

« de Resurrectione mortuorum », dont le premier livre est dirigé contre les Sadducéens, argumente absolument de la même manière que Jésus : « Quum Mosi primum appareret Dominus dixisse legitur : Ego sum Deus patrum tuorum, Deus Abrahami, Deus Isaaci, Deus Jacobi. Atqui Deus non est Deus mortuorum, quia mortui non sunt; sed vivorum, quia vivi existunt. Itaque Patriarchas etiamnum respectu animarum vivere ex eo recte inferitur », Pars. I, c. 40, 6. Mais Jésus a-t-il bien prouvé ce qu'il fallait? De son argumentation ne résulte-t-il pas simplement que l'âme est immortelle? C'est vrai : de là les mots « respectu animarum » ajoutés par le Rabb. Manassé. Toutefois l'admiration de la foule d'une part, v. 33, de l'autre le silence des Sadducéens qui s'avouent par là-même vaincus, v. 35, démontrent que la réponse de Jésus est tombée juste et que son raisonnement était irréfutable. D'après la théologie judaïque le dogme de la résurrection des corps et celui de l'immortalité de l'âme sont en effet intimement unis : si les Saints Livres proclament l'existence d'une vie éternelle pour l'homme, ce doit être pour l'homme tout entier, tel qu'il fut créé par Dieu à l'origine, tel qu'il apparaît sur cette terre. Or, sans la résurrection des corps, l'homme serait imparfait, incomplet. Nous serons donc rétablis dans notre état primitif et l'âme rejoindra le corps pour n'en être jamais séparée. Du reste, les Sadducéens ne rejetaient précisément la résurrection future, que parce qu'ils refusaient d'admettre la continuation de l'existence individuelle après la mort. Pour les confondre, il suffisait d'établir que la vie personnelle n'est pas détruite par la mort, ni plongée dans ce grand tout qu'ils appelaient l'âme de Dieu. Cf. Langen, das Judenthum in Palästina zur Zeit Christi, Fribourg, 1867, p. 347.

33. — Ce verset décrit l'effet produit par le nouveau triomphe de Jésus. — *Audientes turbæ :* la foule nombreuse qui assistait à cette scène, Cf. XXI, 23, est au comble de l'enthousiasme et de l'admiration (grec : ἐκπλησσαντο, Cf. VII, 28). On s'était pourtant

34. Pharisei autem audientes quod silentium imposuisset Sadduceis, convenerunt in unum;

35. Et interrogavit eum unus ex eis legis doctor, tentans eum :

Marc. 13, 28; Luc. 10, 25.

36. Magister, quod est mandatum magnum in lege?

37. Ait illi Jesus : Diliges Domi-

34. Mais les Pharisiens, apprenant qu'il avait réduit au silence les Sadducéens, se réunirent.

35. Et l'un d'eux, docteur de la loi, l'interrogea pour le tenter.

36. Maître, quel est le grand commandement de la loi?

37. Et Jésus lui dit : Tu aimeras

proposé de diminuer l'autorité, le prestige du divin Maître auprès du peuple; mais c'est le contraire qui a lieu, et ce sont ses adversaires qui sont confondus. D'après S. Luc, xx, 39, des Docteurs de la Loi, présents à l'entretien, ne purent contenir leur ravissement et ils s'écrièrent : Maître vous avez bien dit. « Joignons-nous à ces Docteurs... Mais ce n'est pas de vains applaudissements que Jésus cherche. S'il a bien dit, profitons de sa doctrine. Vivons comme devant éternellement vivre : ne vivons pas comme devant mourir, pour terminer tous nos soins à cette vie... Vivons pour Dieu, aimons-le de tout notre cœur : c'est ce qu'il va nous enseigner dans la lecture suivante », Bossuet, Méditat. Dern. Semaine, 41^e jour.

4^e Quatrième et dernière attaque : Les Pharisiens, xxii, 34-46.

a. *Le plus grand commandement de la Loi*, xxii, 34-40. — Parall. Marc. xii, 28-24.

34. — L'évangéliste indique d'abord l'occasion de cette nouvelle entrée en lutte des Pharisiens. Honteusement défaits peu d'instants auparavant dans la personne de leurs disciples, Cf. v. 15 et suivants, ils apprennent tout à coup, et non sans un malin plaisir, que le parti sadducéen vient d'éprouver à son tour un échec complet. Quelle gloire et quelle joie pour eux, s'ils pouvaient, en face d'une aussi nombreuse assistance, prendre dans un piège habilement tendu ce Jésus qui venait de battre leurs adversaires! Ils remporteraient de la sorte une double victoire. Stimulés par cette pensée, ils reviennent aussitôt à la charge, espérant être plus heureux que par le passé. — *Silentium imposuisset* : le texte grec emploie de nouveau l'expression pittoresque et très-énergique ἐφύλασσε, de φυλάσσειν, qui signifie proprement museler, baillonner; au figuré, imposer silence. — *Convenerunt in unum* : en grec ἐν τῷ αὐτῷ, c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ, « in eodem loco ». Cf. Act. II, 4. Le sens serait au contraire d'après Kuinzel et plusieurs autres commentateurs : « in idem conspirantes, eodem fine ».

35. — *Unus ex eis legis doctor*. Ce Scribe sert de porte-parole aux Pharisiens : on l'a

chargé, à cause de son habileté, d'adresser à Jésus la question captieuse qui compromettra l'ennemi commun du parti. — *Tentans eum* : ici comme en plusieurs autres endroits, l'évangéliste emploie cette formule pour mettre en relief les mauvaises dispositions des interlocuteurs de Jésus. Le cas de conscience posé par le Docteur dans la circonstance présente semble tout d'abord très-innocent; mais il était, dans son origine et dans son but, le fruit d'une odieuse perversité, et c'est ce que veut faire remarquer S. Matthieu.

36. — *Quod est præceptum*. La Loi juive comptait, au dire des Rabbins, 643 préceptes. Or, quand on a devant soi un nombre si considérable de commandements, il est assez naturel de se demander quels sont ceux qui obligent plus ou moins. Telle était la pensée de R. Simlai : « Si Moïse nous a prescrit 365 lois négatives et 248 lois positives (on avait remarqué que le nombre des premières équivalait aux jours de l'année commune, celui des secondes à la totalité des membres du corps humain), assurément tous ces préceptes ne sauraient être également importants, ni toutes les transgressions également coupables. Quels sont donc les commandements importants et quelles sont les lois les moins urgentes? » Traité Makkoth. Grande discussion à ce sujet dans les écrits talmudiques : il n'est pas tellement aisé de déterminer les מצוות חמורות, « præcepta gravia » et les מצוות קלות, « præcepta levia »! Ne pouvant s'accorder pour le détail, les Rabbins finirent par décider que Dieu n'avait pas marqué ses commandements au point de vue de leur importance, afin que l'homme fût excité par là-même à n'en négliger aucun; Cf. Debarim R. vi, ad Deut. xxii, 6. Et voici qu'on veut embarrasser Notre-Seigneur en lui posant cette question à laquelle personne n'avait pu répondre! — *Magnum*, grand d'une manière absolue, par conséquent « primum omnium mandatum », ainsi que nous lisons dans S. Marc, xii, 28. Quel est donc le premier commandement de la Thora, celui sur lequel elle repose comme sur une base inébranlable?

37. — *Ait illi*. Jésus cite librement, d'après la traduction des Septante un verset bien

le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit.

38. C'est là le premier et le plus grand commandement.

39. Et le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

40. Dans ces deux commandements sont renfermés toute la loi et les prophètes.

num Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua.

38. Hoc est maximum et primum mandatum.

39. Secundum autem simile est huic : Diliges proximum tuum, sicut te ipsum.

Lev. 19, 18; Marc. 12, 31.

40. In his duobus mandatis universa Lex pendet, et Prophetæ.

connu du Deutéronome, vi, 5, dans lequel, au moyen de synonymes accumulés à la façon orientale, l'amour de Dieu par-dessus tout est énergiquement inculqué. « Lex hæc ejusdem verbi circa eandem materiam repetitione præ cæteris abundat. Facit hoc autem, ut hominem tanto Dei amore flagrare debere commonstret, ut nihil prorsus in ullam omnino animæ facultatem irrepere sinat, quod suam erga Deum dilectionem excludat, aut diminuât, aut alio transferat », Victor d'Antioche, Maxima Biblioth. Vet. Patr. t. IV. « Summum bonum, quod etiam optimum dicitur, non modo diligendum esse nemo ambigit, sed ita diligendum ut nihil amplius diligere debeamus; idque significatur et exprimitur ex eo quod dictum est : Ex tota anima, ex toto corde et ex tota mente ». S. August. de Mor. eccles. lib. I. cap. xii. On a souvent cherché à préciser le sens exact et la différence de ces trois expressions, *toto corde*, *tota anima*, *tota mente*; mais les exégètes qui ont tenté ce travail difficile n'ont guère abouti qu'à se contredire les uns les autres, sans pouvoir rien affirmer de clair et de certain. Nous dirons avec Grotius : « Illorum supervacua diligentia qui καρδαν, ψυχην, διανοαν nimium subtiliter hic distinguunt, quum vocum multarum cumulatio nihil quam intensius studium designet », Annotat. in h. l.; Cf. Bellarmin, de Monach. lib. II, cap. xiii; Maldonat, in h. l., etc. Le précepte, tel qu'il est exprimé, revient donc à ces mots de S. Bernard : « La mesure d'aimer Dieu c'est d'aimer sans mesure. »

38. — *Hoc est maximum.* — Après avoir rappelé à ses auditeurs ce commandement de la Loi, Jésus le qualifie et affirme qu'il n'y en a pas d'autre qui lui soit supérieur : il les prime tous et de beaucoup. Qui oserait le nier? — Voilà la réponse qu'on demandait au Sauveur : il la rend aussi précise, aussi catégorique que possible, et montre à ces esprits étroits, à ces cœurs sans amour, quel est tout à la fois le principe et la fin, l'origine

et le terme de la Loi et de la religion : c'est la charité pour Dieu. Qu'ils s'attachent donc vraiment à lui au lieu de se perdre dans mille détails mesquins qui les distraient.

39. — Toutefois le Sauveur, désireux d'instruire même ses ennemis, dépasse dans ses explications le but qu'ils lui ont fixé. « De primo tantum interrogatus, alterum citra quod primum incolume consistere non valet, reticendum non putavit. Neque enim vera est illa Dei dilectio quæ proximi dilectionem consociatam non habet », Victor d'Antioche, l. c. — *Secundum.... simile est.* Ce second commandement est semblable au premier, c'est-à-dire de même nature que lui : tel est le sens de l'adjectif ὁμοία. — Le texte *diliges Dominum*... en est emprunté au Lévitique, xix, 18. Tout y est parfaitement clair : *proximum* désigne tous les hommes sans exception; *sicut teipsum* indique le mode et le degré de notre affection pour nos frères.

40. — Jésus conclut maintenant sa réponse par un trait général, qui montre le rôle que jouent, relativement à la Loi tout entière, les deux grands préceptes qu'il vient de signaler. — *In his duobus*, avec emphase. — *Pendet*; en grec κρεμνεται, sont suspendus : belle figure qui fait du double commandement d'amour le point d'appui de toute la législation théocratique. (Nous avons dit précédemment, Cf. v, 17 et le commentaire, que l'expression *Lex et prophetæ* désignait chez les Juifs l'ensemble des préceptes révélés). La loi est ainsi ramenée par Jésus à ses deux principes généraux, à deux prescriptions universelles qui comprennent tout le reste et qui embrassent, sans en excepter un seul, la multitude sans nombre de nos devoirs soit envers Dieu, soit envers nos semblables. Le Décalogue, ce divin résumé de la Loi morale et religieuse, est lui-même condensé dans ces deux prescriptions, puisque l'ordre d'aimer Dieu renferme la première table, tandis que l'ordre d'aimer le prochain s'étend à la seconde. S. Paul avait donc raison de dire

41. Congregatis autem Phariseis, interrogavit eos Jesus,

42. Dicens : Quid vobis videtur de Christo ? cujus filius est ? Dicunt ei : David.

43. Ait illis : Quomodo ergo David in Spiritu vocat eum Dominum, dicens :

Luc., 20, 41.

44. Dixit Dominus Domino meo, sede a dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum ?

Psal. 109, 1.

45. Si ergo David vocat eum Dominum, quomodo filius ejus est ?

41. Pendant que les Pharisiens étaient rassemblés, Jésus les interrogea,

42. Disant : Que vous semble du Christ ? De qui est-il fils ? Ils lui dirent : De David.

43. Il leur dit : Comment donc David l'appelle-t-il en esprit Seigneur, disant :

44. Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds ?

45. Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils ?

Rom. XIII, 40, que l'amour est la plénitude de la Loi. En effet, écrit S. Grégoire-le-Grand, Hom. XXVII in Matth., « quidquid præcipitur, in sola caritate solidatur. Ut enim multi arboris rami ex una radice prodeunt, sic multæ virtutes ex una caritate generantur. Nec habet aliquid viriditatis ramus boni operis, si non manet in radice caritatis ».

b. *Le Messie fils de David, XXII, 41-46. — Parall. Marc. XII, 35-37; Luc. XX, 41-44.*

41. — *Congregatis autem...* « Postquam respondit, ipse quoque interrogat », S. Jean Chrys. Hom. LXXI. Après être sorti victorieux du quadruple interrogatoire que ses ennemis lui avaient fait subir, Jésus leur pose à son tour une question embarrassante, pour achever ainsi leur défaite.

42. — *Quid vobis videtur...* Cette demande générale sert d'introduction : elle est aussitôt précisée par les mots : *Cujus filius est ?* — La réponse était des plus faciles : toutes les prophéties inspirées ne disent-elles pas avec la plus grande netteté que le Christ doit être le rejeton de David selon la chair ? Cf. II Reg. VII, 12; XXVIII, 4-6; Is. XI, 4, etc.; Matth. I, 4 et le commentaire.

43. — *Quomodo ergo...* Jésus fait une objection aux Pharisiens. Ils ont dit que le Messie doit être fils de David et ils ont bien dit ; mais, cela posé, comment se fait-il que David appelle le Messie son Seigneur dans un passage célèbre des Psaumes, écrit *in Spiritu*, c'est-à-dire « in Spiritu sancto », Marc. XII, 36, d'après une inspiration venue directement du ciel ? Ainsi que l'observe Mgr Mac Evilly, Philippe de Macédoine aurait-il jamais donné à son fils, Alexandre-le-Grand, le titre de Monseigneur ? Les mots « in Spiritu »

contiennent une preuve très-forte en faveur du dogme de l'inspiration des Saintes Ecritures.

44. — Le Sauveur cite maintenant le texte auquel il vient de faire allusion ; c'est le premier verset du Ps. CIX, (Hébr. CX). — *Dixit Dominus*, en hébreu יהוה, Jéhova ; Dieu, par conséquent. — *Domino meo*, en hébreu לַדּוֹנִי, *Ladōni*, à mon Seigneur, c'est-à-dire au Christ, d'après l'interprétation constante des exégètes catholiques, juifs et protestants ; Cf. Hengstenberg, Christologie des Alt. Testam. I, p. 439 et suiv., et surtout d'après l'interprétation authentique et divine de Jésus. C'est sur ce titre que repose toute la démonstration : il désigne nécessairement un être supérieur, puisque un roi aussi puissant que David se croit obligé de le donner au personnage dont il chante la grandeur dans ce Psaume. La suite de la citation rehausse encore la force du mot « *Ladōni* », car elle prouve que le prophète royal ne pouvait avoir en vue qu'un héros vraiment divin. — *Sede a dextris meis* ; Cf. XX, 24. Jéhova place son Christ, le Seigneur de David, à sa propre droite dans le Ciel : au jour de l'Ascension, l'humanité sainte de Jésus reçut en effet cette place d'honneur. — *Donec ponam inimicos tuos...* A la fin du monde seulement les ennemis du Messie lui auront été soumis d'une manière absolue ; est-ce à dire qu'alors il cessera de siéger à la droite de Jéhova ? Tout au contraire, son règne parfait n'existera qu'à partir de cet instant. La conjonction « *donec* » n'a donc pas ici un sens exclusif, Cf. I, 25 et l'explication : elle entr'ouvre plutôt le domaine de l'éternité. — *Scabellum pedum tuorum* : image d'une entière soumission, de l'humiliation la plus complète.

45. — Raisonement sur le texte, pour

46. Et personne ne pouvait lui répondre une parole, et personne depuis ce jour n'osa plus l'interroger.

46. Et nemo poterat ei respondere verbum; neque ausus fuit quicumquam ex illa die eum amplius interrogare.

CHAPITRE XXIII

Réquisitoire de Jésus contre les Scribes et les Pharisiens. — Il faut respecter les Docteurs de la Loi en tant qu'ils représentent l'autorité légitime; mais il ne faut pas imiter leur conduite privée, (vv. 1-3). — Quelques-uns de leurs exemples, que les chrétiens doivent éviter, (vv. 4-12). — Le Sauveur prononce contre les Scribes et les Pharisiens huit malédictions terribles dans lesquelles il décrit leurs principaux vices, (vv. 13-32). — Il annonce les châtimens prochains qui les attendent, (vv. 33-36). — Tendre appel à Jérusalem, (v. 37). — Adieux de Jésus au temple et à la théocratie, (vv. 38-39).

1. Alors Jésus parla à la foule et à ses disciples,

1. Tunc Jesus locutus est ad turbas, et ad discipulos suos,

mieux faire ressortir la difficulté proposée plus haut, v. 43. Comment le Messie peut-il être tout à fois le fils et le Seigneur de David? N'est-ce pas là une étrange situation, qu'il suffit de signaler pour en démontrer l'impossibilité? Donc, s'écrie Théodoret dans son Commentaire, *εἰ Δαβὶδ ὁ βασιλεὺς, ὁ καὶ προφητικῆς χάριτος ἡγιωμένος, κύριον αὐτοῦ καλεῖ τὸν δεσπότην Χριστὸν, οὐκ ἄρα μόνον ἄνθρωπος, ἀλλὰ καὶ Θεός, ὡς τοῦ Δαβὶδ δημιουργός τε καὶ κύριος*. Lactance, iv, 12, tire une conclusion semblable : « Qui propheta (David) quum rex esset, quem appellare Dominum suum posset, qui sederet ad dextram Dei, nisi Christum filium Dei, qui est rex regum et dominus dominorum? » On devine aisément le but que se proposait Notre-Seigneur en adressant une pareille question aux Pharisiens. « Il voulait par là leur faire lever les yeux à une plus haute naissance selon laquelle il n'est pas fils de David, mais Fils unique de Dieu; et ils n'avaient qu'à continuer le Psaume pour trouver cette naissance éternelle, puisque Dieu même parle ainsi dans la suite : Je vous ai engendré de mon sein devant l'aurore, dans les splendeurs des saints ». Bossuet, Méditat. dern. semaine, 52^e jour. Nous avons par conséquent dans ce passage une preuve des plus convaincantes en faveur de la divinité de Jésus-Christ : il est Dieu et homme tout ensemble; il est Dieu, bien qu'il soit le Fils de David selon la chair.

46. — *Nemo poterat respondere*. Les orgueilleux Pharisiens sont de nouveau réduits au silence en face de tout le peuple, et, ce qui était plus humiliant, sur un point essentiel

de la religion mosaïque, sur la nature du Messie! Un autre Psaume, II, 7, Isaïe, ix, 6, Michée, v, 2, n'avaient-ils donc pas affirmé la filiation divine du Christ? Mais ils ne savent pas, ou du moins ils ne veulent pas savoir. — *Neque ausus fuit...* Battus sur toute la ligne, sans espoir de pouvoir remporter l'avantage sur un adversaire qui leur est si visiblement supérieur en sagesse, les Sanhédristes, les Hérodiens, les Pharisiens et les Sadducéens renoncèrent à rentrer en lice avec Jésus : « Exinde tacuerunt, non sponte, sed quod nihil dicendum suppeteret : et tam gravem exceperent plagam, ut ne ultra eadem aggredi auderent », S. Jean Chrys. l. c. S'ils osent désormais attaquer Jésus, ce sera par la violence, entourés de soldats bien armés, Cf. xxvi, 47.

5^e Le réquisitoire de Jésus contre les Pharisiens et les Scribes, chap. xxiii. — Parall. Marc. xii, 38-40; Luc. xx, 45-47.

Tandis que S. Marc et S. Luc se contentent de notifier brièvement ce discours, notre évangéliste l'a conservé dans son intégrité primitive. C'est un réquisitoire en règle, un acte d'accusation vraiment terrible, mais suffisamment justifié par les principes pervers des Pharisiens, leur conduite hypocrite et l'influence dangereuse qu'ils exerçaient sur le peuple. Il faut que ce pauvre peuple soit prémuni contre leurs artifices, il faut que les mobiles secrets de ces hommes iniques et superbes soient dévoilés. Il est beau de voir le divin Maître consacrer à cet acte tout à la fois protecteur et vengeur les derniers